

Oulipo

**Les villes
indivisibles**

NOUS

MMXXIV

Le personnel de William Randolph Hearst a l'ordre permanent de lui passer Amelia Earhart, à quelque heure du jour ou de la nuit qu'elle appelle : dès qu'elle atterrit, où qu'elle se pose, elle peut appeler son numéro personnel, à ses frais à lui. Il ne mettra pas alors plus de deux minutes à terminer ce qu'il fait, gagner son luxueux bureau au téléphone ivoirin, et prendre la communication pour qu'elle lui parle du monde et de ses villes. Il vient un moment, plus tôt qu'on ne s'y attend, dans la vie des grands hommes, des architectes, des barons, où l'orgueil d'avoir conquis et de posséder les richesses de la planète, ses minéraux, ses données, s'estompe et fait place à une indifférence dévorante. Une sensation de vide qui vous prend avec, sous le bourdonnement des affaires du jour, l'implacable silence du trophée de chasse, le cigare qui refroidit dans le cendrier, la statue de glace qui fond jusqu'au défigurement, une grisaille qui réduit océans et cratères à une combinaison aléatoire de couleurs et lignes et lettres sur le globe près de votre bureau et aplanit, les unes après les autres, les dépêches essoufflées qui annoncent hausses et baisses, victoires et défaites, coups d'État et concours de beauté et mouvements des marchés et catastrophes, dans le vrombissement ininterrompu du flot des téléscripateurs. C'est le moment de désespoir où vous découvrez que ce désir, qui vous avait paru la seule logique imaginable, n'est en réalité qu'un gouffre sans fond ni forme, que rien désormais ne peut échapper à votre appétit que l'appétit lui-même, que rien n'a de sens puisque rien n'est impossible. C'est seulement dans les comptes rendus d'Earhart

*que Hearst réussissait à percevoir, à travers les grésillements,
l'idée d'un monde assez mystérieux, séduisant et humain pour
lui paraître précieux et nouveau.*

Les villes et le mouvement, 1

Celle qui regarde un plan de Lyyli voit d'abord le bleu de la courbe charmante du fleuve autour duquel la ville s'est construite et étendue, puis celui des canaux, incurvés parfois pour contourner les reliefs de la ville, qui arrivent au fleuve de quatre directions et ont remplacé des autoroutes chargées de continuelles norias de camions bruyants et malodorants. Elle suit ensuite les fines lignes noires qui représentent les voies ferrées multipliées pour les convois de marchandises et s'arrêtent aux petits rectangles des gares de l'est, du nord, de l'ouest et du sud, et celle qui suit le chemin de fer circulaire qui, à distance du centre, rencontre toutes les voies, navigables et ferrées.

En se promenant dans la ville blanche et son immense périmètre verdoyant, la voyageuse découvrira près des gares les grands bazars, où des soldats jouent de la guitare pour les habitants qui viennent, en sortant du travail, acheter les piments, l'origan, les tomates et les pastèques du sud, la farine, les bandeaux brodés, les chaînes de cheville et le sucre de l'est, les œufs d'esturgeon et les beaux tissus moirés du nord, les marchandises d'outre-mer et les grands poissons brillants de l'ouest. Elle décrira les jardins de magnolias, les écluses dont les cascades font tourner les roues des moulins, les ponts arqués au-dessus des canaux, les ponts tournants pour prendre lesquels les bicyclettes doivent attendre que soient passées les barques calfatées de goudron. Elle dira que

celles-ci transportent lunettes, violons, livres sous leurs reliures de cuir, fruits confits et poissons salés de Lyyli jusqu'aux ports de mer ou au grand aéroport d'où navires et avions cargos les emportent vers d'autres lieux.

Car, même maintenues à distance, même invisibles sur les plans que l'on montre aux visiteurs, les zones portuaires et aéroportuaires existent toujours, que les habitants les plus pauvres de Lyyli rejoignent le matin, au bout d'un trajet toujours plus long, pour travailler dans la pollution qui leur est réservée.

Les villes et le mouvement, 2

Un trait distinctif de la ville d'Hauméa, c'est qu'elle n'a pas de rues. Ainsi, et c'est ce qu'ont souhaité ceux qui l'ont conçue, elle n'a plus de façades et donc peu d'échanges, notamment de chaleur, entre les nombreux immeubles élevés et étroits disposés en quinconce.

Hauméa, comme estompée par le couvercle d'air chaud qui la surmonte, ressemble, vue du ciel, à une planche à clous. Les taches floues qui occupent le quinconce complémentaire sont, je m'en aperçois en les survolant de plus près, des bouquets d'arbres. Au cours de ma descente, j'ai affronté les violentes turbulences qu'engendre la forme oblongue de la ville. Je me suis souvenue, ayant lu les Anciens, que du temps de la vieille Hauméa provinciale l'on appelait les courants concentrés autour de la cathédrale le « vent du diable ».

Bien qu'Hauméa ne soit pas une ville déserte, on n'en voit pas les habitants. Ceux-ci ne sortent que rarement, et seulement dans des petites soucoupes qui volettent à hauteur de fenêtres et qui transportent aussi des marchandises, fabriquées ici, consommées là. Des pistons couissant dans des cylindres, des arbres à cames et la combustion d'un carburant font mouvoir ces engins, éjectant des résidus ultrafins qui empoisonnent l'atmosphère et y restent emprisonnés. Les habitants sont invités à rester cloîtrés dans les immeubles, où l'air qu'ils respirent est filtré. Les dirigeants dont

j'ai entendu les consignes justifient cet enfermement en promettant pour bientôt un air plus pur.

Je ne me suis pas posée. J'ai quitté la zone de turbulences, j'ai poussé les gaz et repris mon cap, vers le levant. Sans rues, sans passants, une ville est-elle encore une ville ?

Les villes et les frontières, 1

Dire à quel moment précis on est entré dans Ksana, c'est déjà argumenter. Y arrive-t-on lorsque l'on franchit le fleuve qui se gribouille à travers le paysage et relie cette mégapole aux friches rurales du pays alentour, ou lorsque l'ultime panneau indique la distance avant d'y parvenir? La ville commence-t-elle vraiment quand on franchit les remparts séculaires construits par des citadins dits de souche pour ceindre le centre? Ou bien à la première gare de banlieue dans laquelle les trains embarquent chaque matin des commerçants et des ouvriers? Ou enfin sitôt que, portée par les ondes hertziennes, la première émission de Radio Ksana se laisse capter?

Nombreuses aussi sont les cartes qui représentent Ksana de façon argumentée, voire polémique. Il en est qui partagent la ville en divisions administratives classiques, selon les chemins de fer ou de bitume qui la découpent déjà. D'autres la segmentent en fonction de la richesse des habitants de chaque quartier, selon la quantité de pluie reçue au gré de ses microclimats, selon l'intensité des sécheresses qui dominent l'été, selon la perméabilité des sols ou même la propension du quartier à la flânerie. Certaines cartes, toutes de pics et de creux, sont sans cesse mises à jour : l'une suit une épidémie locale, l'autre une vague de délinquance, telle autre encore un courant de radicalisation numérique. C'est sans fin : chaque ministère du gouvernement possède son zonage propre,

de l'Intérieur à la Santé ou l'Éducation, et chaque parti d'opposition vient aux prochaines élections brandir son modèle, forcément alternatif.

Je n'ai pas demandé mon chemin aux habitants de Ksana, de peur qu'on ne m'embrouille avec des repères instables, des arbres phares ou des bassins d'eau trompeurs. Toute la nuit je les ai entendus débattre du sens et de l'emplacement des constellations dans le ciel.

Les villes et le mouvement, 3

On raconte que, voici bientôt deux générations, on invita les enfants de la ville de Fulvia à pousser hors les murs la dernière voiture électrique individuelle de la cité. Tous unis à ses trousseaux ils la poussèrent au ravin où elle tomba en carambole pour se figer dans le lit du ru où elle rouille encore aujourd'hui. Ils rentrèrent dans l'enceinte de la cité en troupeau de petits piétons joyeux. Devant tant d'allégresse, le maire a instauré un jour de fête, et chaque année désormais on célèbre la libération des autos par l'enfance.

Depuis ce jour aucune voiture n'a plus droit de cité. On va dans les rues de Fulvia en courant, en sautant, en clochepiant, en échassant, en pédalant, en trottinettant, en aéroglissant, sans souci de se maintenir sur les trottoirs ou de respecter les passages zébrés qu'on devine plus qu'on les voit encore. Les seuls transports en commun ne portent pas de volant et tracent leur parcours automatique dans un respectueux silence collectif.

Affranchies des autos, les rues se sont emplies d'objets commodes, des canapés, des chaises. L'herbe a repris possession des parkings, on montre des films dans les garages. Les écoles ne sont plus entourées de grilles et de murs. On s'y rend en gambadant, les chiens sont sans laisse et les enfants ne donnent pas la main à leurs parents. Pour entretenir le bel esprit libérateur des grands-parents, le maire organise des courses à pied, des concours

de brouettes, des joutes de sauts et de gambades, dotés de prix importants et qui attirent les foules. De longues marches sont organisées avec l'espoir de renforcer les muscles du peuple et de donner santé et prospérité à Fulvia.

Qui se risque dans les couloirs humides des égouts, cependant, peut observer, à l'abri des regards et à la lueur tremblante des bougies, des agissements étranges. Dans ce réseau des égouts dont le plan épouse le plan ancien de la ville, des hommes et des femmes courent, ralentissent aux carrefours, lèvent un bras ou l'autre, marquent des arrêts puis repartent d'un même élan, mimant une circulation ancienne selon un rite que ceux de la surface auraient oublié. Il faut dire que la plupart d'entre eux sont très âgés. Revenus à la surface, ils font mine de rien et marchent comme tout un chacun, un sourire crispé aux lèvres.

Les villes et les frontières, 2

Ayant traversé quatre fleuves, puis l'immense forêt de palétuviers, on parvient à la ville de Begonia, qui est conçue en pétales. Le centre névralgique de la ville est sis en son centre tout court, dans un quartier construit entièrement de marbre blanc, dont le cœur est abrité par un immense dôme d'albâtre. À partir de là, Begonia se développe par excroissances successives, chaque pétale étant le siège d'un métier. Ils sont treize à constituer la première couronne, chacun d'une couleur bien pensée : écarlate pour l'usine de farine de blé, terre de Siègne pour celle de chocolats, bleu marine pour celle de stylos, vert vif pour celle des robots agrafeuses. Autour de chaque usine s'organise tout un réseau de pavillons individuels, réservés aux travailleurs, « permettant à chacun l'économie de transport souhaitable pour la meilleure productivité ». Entre deux pétales, il est toujours loisible d'en rajouter un nouveau, dès lors qu'une nouvelle industrie se développe à Begonia.

Afin d'éviter toute mutation ou toute contamination, chaque pétale est ceint d'un mur lisse de quinze mètres de haut, enduit de savon noir et protégé par des miradors. C'est en fonction des demandes des industriels que le pouvoir central décide de l'affectation de chacun, et de son enfermement à vie dans son pétale.

Il m'a été donné d'entendre qu'un réseau souterrain complexe et transversal s'active pour permettre des rencontres interpétales, voire des échanges de personnes ou de familles, mais je n'ai pu le

constater. La liberté est entière au sein de chaque pétale, m'a-t-on dit. Mais gare à celui qui voudrait voir si le parfum de la fleur est préférable dans un autre pétale.

Les villes et l'eau, 1

La ville de Phaeao est traversée par un grand fleuve canalisé, et qui s'appelle le Fleuve. On dit, à Phaeao, que le Fleuve est la plus grande artère vouée à la circulation de la ville. Son bassin est souvent trop étroit pour son débit, mais quand les barges et péniches traversent la ville les commerçants peuvent vendre ou troquer les produits locaux, massépains, cynorrhodon, saucisses de chèvre, autant dire de la main à la main, le vendeur sur le quai, le marinier ou son compagnon sur le plat-bord, sans avoir ni qui à débarquer ni qui à monter à bord ni qui à s'immobiliser.

Chaque année la crue est attendue avec calme par la population de Phaeao, dont chaque maison, chaque boutique, chaque lieu public est muni de deux rez-de-chaussée : un rez-de-chaussée au rez-de-chaussée et un rez-de-chaussée au premier étage. De cette façon, en période de crue, la vie continue sans solution de continuité, en montant simplement d'un niveau.

À Phaeao, comme dans chaque ville que le Fleuve traverse — et qui se nomme également Phaeao — on dit que le pire est toujours en aval. C'est pourquoi on se soucie davantage de la ville qui se trouve immédiatement en aval que de soi-même, comptant sur le fait que dans la ville qui se trouve immédiatement en amont on se soucie davantage de Phaeao que de soi-même. C'est aussi pourquoi, au moment des pluies diluviennes, les Phaeaoiennes et les Phaeaoiens de tous âges portent ces grands vêtements de

	Utilisation des terres	Industrie
Les villes et le mouvement	Villes sans voitures	Fret aérien et maritime
Les villes et les frontières	Cartographie	Couverture terrestre urbaine
Les villes et l'eau	Perméabilité des sols	Gestion des eaux usées
Les villes hostiles	Pollution de l'air	Mobilier urbain anti-SDF
Les villes et le travail	Industrie extractive	Cités ouvrières
Les villes connectées	Routes commerciales	Télétravail
Les villes sanctuaires	Banques des graines	Travail des sans-papiers
Les villes malades	Déserts alimentaires	Communautés « fenceline »
Les villes biologiques	Capacité d'adaptation	Fermes verticales
Les villes et les fantômes	Réensauvagement	Désindustrialisation
Les villes circulaires	Recyclage	Économie circulaire

Inclusivité	Systèmes naturels	Divers
Accessibilité piétonne	Phénomènes météorologiques extrêmes	Villes lentes
Creusets	Bassins versants	Réseaux et jumelages
Stress hydrique	Élévation du niveau de la mer	Crues soudaines
Résistance collective	Désertification	Sans-abris
Économie informelle	Emploi vert	Main d'œuvre qualifiée et non qualifiée
Surveillance	Action collective	Internet des objets
Établissements religieux	Réfugiés climatiques	Espaces silencieux
Accès aux soins	Propagation de maladies	Gestion des déchets
Jardins publics	Biomimétisme	Marchés humides
Détenus	Patrimoine biologique	Monuments
Savoirs traditionnels	Îlots de chaleur urbains	Déclin et survie